50e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 8 23 FÉVRIER 1933

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Attaques contre l'infaillibilité pontificale. — L'infaillible Dr Coulton, de Cambridge. — Les étranges ignorances d'un savant. — II. Les conversions parmi les Juifs. — Réactions de la part du monde israélite. — Pourquoi les Juifs se convertissent. — III. La conversion de Psichari ; — des lettres écrites par lui — IV Un débat entre les laïques et le clergé en Amérique (Etats-Unis). — Conclusions à tirer de ce débat.

I

En l'an 1562 paraissait en Allemagne un livre intitulé : *Cent mensonges papistiques, choisis, énormes, honteux, grossiers, puants, au moyen desquels les papistes défendent les principaux Articles de leur religion, se moquent du pauvre peuple du Christ et l'entraînent avec eux dans les Abîmes de l'Enfer.* Voilà certes un titre qui sent bien son xvie siècle. Rabelais écrivait dans ce style ; mais chez lui l'ironie excusait tout. L'auteur du livre que nous citons, — un ministre luthérien nommé Rauscher, — n'était point sensible au ridicule et ne pratiquait point cette figure que nous appelons l'ironie : il demeurait terriblement sérieux ! Son ouvrage était dédié au duc de Wurtemberg. Parmi les « cent mensonges puants » qu'il dénonçait au monde, il y avait celui des alouettes venant chanter autour de François d'Assise pendant sa dernière maladie : mensonge redoutable en effet !

Le P. Brodrick, qui nous rappelle tout cela (*Month* de janvier 1933) dans un article plein d'humour et de bon sens, intitulé « *Infallible Dr Coulton* », établit un rapprochement malicieux entre l'ouvrage oublié de Rauscher et celui que le Dr Coulton vient de publier avec cette enseigne : « *Papal infallibility*, — L'Infaillibilité papale ».

Le Dr Coulton s'est fait un nom en Angleterre par ses virulentes attaques contre le papisme. C'est un personnage important. Il est trois fois docteur, Fellow du Collège St-John et Fellow honoraire du Collège Ste-Catherine à l'Université de Cambridge. Il est l'auteur de l'article *Reformation* dans l'*Encyclopedia britannica*, et il a publié (Cambridge, 1928) un ouvrage considérable, bourré de petits faits et de documents, intitulé : *Five centuries of religion*, où il dévoile sans pitié et avec une érudition impressionnante les misères petites et grandes du Moyen-Age catholique.

Le P. Brodrick, qui est lui-même un érudit de première force et qui a écrit une très belle biographie de *Robert Bellarmin* [1], ne s'en laisse pas imposer par cette science formidable et indigeste. Il compare spirituellement les *Cent Mensonges* de Rauscher à l'*Infaillibilité papale* de Coulton. L'enfant de 1932 est mieux habillé et mieux présenté que celui de 1562 ; mais c'est le même sang qui coule dans les veines de l'un et de l'autre, c'est le même esprit qui les anime, les yeux ont la même myopie, les intentions sont identiques. Coulton est né quatre siècles trop tard ; il aurait mérité de travailler dans l'équipe de ce Flacius Illyricus dont il a fait l'éloge dans un no récent de la revue *Modern Churchman* : la haine de Flacius pour le pape était telle qu'il excommuniait même Mélanchthon pour ne pas avoir voulu déclarer ouvertement que le pape était l'Antéchrist.

Le P. Brodrick raille sans timidité ce qu'il nomme la « bigotry » du savant Coulton [2]. Le Dr Coulton est un « bigot » au sens anglais : nous dirions « infatué ». Il faudrait de gros volumes pour le réfuter page par page, mais quand on accumulerait cent tomes pour lui démontrer ses erreurs et ses confusions, sa « bigotry » lui interdirait de se rendre. Il est incapable de reconnaître qu'il a pu se tromper, sinon sur un fait, du moins sur son interprétation. Il tonne contre l'infaillibilité papale et il a lui-même le sens très aigu de sa propre infaillibilité. S'il se refuse, comme Mélanchthon, à identifier la papauté à l'Antéchrist, c'est seulement parce que le langage de l'Apocalypse ne convient plus à un « moderne ecclésiastique » (modern Churchman). Mais il la tient pour la plus grande mystification, la plus flagrante duperie de l'histoire humaine.

La papauté, à l'entendre, est opposée à tout ce qui est noble dans l'homme, elle déteste l'intelligence, elle asservit la volonté, et elle flage le l'imagination avec les foudres de son Index et de sa Censure. Elle a toujours été en guerre avec l'his-

[1] Brodrick J., *Bellarmin*, 2 vol. London, 1928.

[2] Ce mot n'a pas tout à fait le même sens en anglais que notre mot français « bigoterie ». Nous faisons dériver celui-ci du juron allemand « bei Gott ». Le bigot est pour nous l'homme qui affecte la piété, une piété outrancière et intransigeante, en général mal éclairée. Le P. Brodrick fait venir le mot anglais « bigot » de l'espagnol « bigote » qui signifie « moustache ». « Un hombre de bigote » en espagnol signifie un individu grave et vigoureux, pénétré de son importance et manquant du sens des proportions dont s'inspire la gaieté de l'esprit.

toire. Elle n'a gagné son autorité qu'en forgeant ses titres et en scellant les pires mensonges et les pires superstitions. Ses défenseurs n'ont jamais été que des princes ambitieux ou de pauvres fous d'écrivains qui n'étaient pas même capables de percer à jour les plus « palpables », les plus « manifestes », les plus « impudentes » inventions. Ces épithètes sont de Coulton lui-même ! Vous trouverez parmi eux un Thomas d'Aquin dont la philosophie, ainsi que le rappelait opportunément le Dr Major, dans un n° récent du *Modern Churchman,* fut « regardée avec une méprisante indifférence par Francis Bacon, le Père de la Science moderne, et par tous ses successeurs jusqu'à Herbert Spencer. » Et sa théologie, assure Coulton, était encore au-dessous de sa philosophie ! Il n'avait pas su découvrir le vice d'origine des *Fausses Décrétales.* Et pas davantage le dominicain Melchior Cano, trois siècles plus tard. Et ce qui est plus fort, c'est que Bellarmin lui-même suit les errements de Cano. Or, Bellarmin est un jésuite. On peut passer une erreur chez un dominicain. Chez un jésuite, ce n'est plus une erreur, ce ne peut être qu'un mensonge. Qui donc a jamais entendu parler d'un jésuite qui se soit « trompé honnêtement » ? « C'est une affligeante pensée, écrit le Dr Coulton, que pendant de si longues années, de simples faits historiques aient pu être ainsi ignorés systématiquement ou détournés de leur sens par des hommes de remarquable talent, de savoir étendu et solide, d'honnêteté de caractère indiscutable en tout autre domaine que celui de la discussion religieuse [1]. »

Mais Coulton a tort en vérité de s'en prendre à Bellarmin. Le P. Brodrick est ici sur son terrain. Il retourne avec raison contre Coulton la plainte que celui-ci vient de faire entendre :

« Il est encore plus triste, Docteur, s'écrie-t-il, de trouver, non pas cinquante ans après Cano, mais quatre cents ans après Bellarmin, le même vieux procédé en usage. Vous n'auriez pas dû condamner Bellarmin sans l'entendre. Vous auriez pu le lire, au lieu de vous fier aveuglément à votre ami Salmon. Vous auriez pu du moins contrôler Salmon par un autre pilier de l'Eglise établie, Denny, dans son *Papalism.* Vous auriez lu en effet dans ce dernier que Bellarmin et Baronius ont l'un et l'autre abandonné les Décrétales. Lorsque vous affirmez que « le traité de Bellarmin est basé sur celui de Cano », vous ne vous rendez pas compte qu'à parler avec indulgence, vous écrivez sans livre, ou plutôt avec le seul livre du Prévôt Salmon. Si le cardinal avait été le laquais de Cano aussi véritablement que vous êtes celui de Salmon, s'il avait reproduit les paroles de Cano aussi souvent que vous celles du Prévôt (et quelquefois sans qu'aucune référence indique que ce sont les paroles du Prévôt), alors nous serions bien en droit de nous étonner qu'il ait pu acquérir un tel renom d'indépendance de jugement et d'originalité de méthode [2]. »

On ne comprend guère l'animosité du Dr Coulton contre Bellarmin. Sans doute, il prétend que ce grand savant, écrivant 50 ans après Melchior Cano, est bien plus coupable que lui de n'avoir pas découvert la fausseté des Pseudo-Décrétales. Mais d'abord il n'y a pas 50 ans entre l'ouvrage de Cano, *De locis theologicis,* et celui de Bellarmin, *Controversiæ,* mais exactement 33 ans (1563-1586). En outre, la preuve de la fausseté des Décrétales ne devait être donnée que par le savant calviniste David Blondel, dans son *Pseudoisidorus,* publié à Genève en 1628. A cette date, Bellarmin était mort depuis 7 ans. Le point important ici, et le Dr Coulton ne le laisserait guère supposer, c'est que Bellarmin, ayant sans doute quelque défiance au sujet de l'authenticité des *Fausses Décrétales,* se contente de les citer, mais n'en fait aucun usage dans sa démonstration. De même pour les textes attribués à S. Cyrille sur l'autorité du pape et qui appartenaient en réalité à l'auteur inconnu d'un *Libellus de Processione Spiritus sancti ;* Bellarmin, bien qu'il les crût authentiques, se borne à les rapporter en appendice d'un passage où il vient de citer les paroles authentiques tirées d'autres ouvrages indiscutables du grand docteur alexandrin. C'est Jean de Launoy qui a découvert que les premiers de ces textes n'étaient pas de S. Cyrille. Jean de Launoy était un grand « dénicheur de saints » : on disait de lui qu'il faisait sortir chaque semaine un saint du paradis et que Dieu lui-même n'avait qu'à bien se tenir. Il n'en était pas moins un savant très érudit, bien qu'il poussât la défiance envers la tradition jusqu'à l'hypercritique. Mais, né en 1603, il n'avait que 18 ans à la mort de Bellarmin, et il serait fort injuste d'accuser l'illustre cardinal de n'avoir pas connu le résultat de ses travaux. Döllinger, pour qui le Dr Coulton professe, en raison de ses opinions antiinfaillibilistes, la plus grande vénération, était plus impartial quand il écrivait de Bellarmin, en 1882 « Quand je découvre une erreur dans un tel homme, je me dis à moi-même : « Si tu avais vécu en son siècle et mis tes pieds dans ses chaussures, n'aurais-tu pas partagé les illusions communes ? Et s'il avait eu à sa disposition les connaissances scientifiques de notre temps, n'aurait-il pas fait de ces connaissances un meilleur usage, n'aurait-il pas aperçu et reconnu la vérité plus vite que tu ne l'as fait ? »

Döllinger faisait encore cette réflexion dont le Dr Coulton pourrait sûrement faire son profit : « Un homme peut connaître beaucoup de choses et avoir un trésor de souvenirs dans sa tête, sans posséder un esprit vraiment scientifique ou un discernement historique sérieux. » Sur quoi lord Acton, ami de Döllinger, ajoutait : « Il voulait dire

[1] *Papal Infallibility,* p. 83-85.

[2] Quelques pages après son exécution sommaire de Bellarmin, Coulton revient sur l'histoire de Galilée. Il en est toujours aux dires de Salmon, en 1888 ; il ne semble pas se douter que la question de Galilée a pu faire des progrès entre 1888 et 1932. Il ignore même ou il oublie que la grande édition nationale des œuvres de Galilée, par Favaro, fut commencée en 1890, deux ans après l'œuvre antédiluvienne de Salmon, et qu'il n'est plus permis d'écrire sur Galilée sans se référer à cette édition. Si quelque pauvre « romaniste » se permettait de traiter les documents du Moyen-Age avec la même légèreté, de quelles dénonciations indignées ne serait-il pas l'objet !

que le savoir peut être un fardeau et non une lumière, que la faculté de rendre justice au passé compte parmi les dons intellectuels et moraux les plus rares ! »

Belle parole! Le Dr Coulton est un puits de science, mais il consacre son savoir à dénigrer le passé. Ses écrits portent l'uniforme extérieur de la science, mais ils n'en ont pas l'esprit Il voudrait nous faire croire que l'Eglise n'a été qu'une misérable sentine. Il n'est pas capable de concevoir que, composée d'hommes, elle ne peut manquer de porter des traces d'humanité. Il ne voit pas le travail formidable de « nettoyage » et de « dressage » qu'elle a eu à accomplir d'abord sur la vieille société païenne, puis sur les jeunes nations barbares. Et il n'a pas assez le sentiment des réalités pour admirer que cet énorme travail, qui a duré des siècles, et qui s'est accompli du dedans, c'est-à-dire avec les éléments mêmes qu'il s'agissait de purifier et d'améliorer, n'ait pas laissé dans l'histoire davantage encore de marques d'usure et de détritus inévitables. Il n'a pas lu, semble-t-il, la parabole de l'ivraie et du bon grain. Il préfère comparer l'Eglise à une sorte d'idéal abstrait qu'il porte sans doute dans son cœur, plutôt que de se rappeler ce que son divin Fondateur a prédit qu'elle serait. Il tombe dans cette bizarrerie de ne voir, à travers tous les siècles, que les hontes et les déchéances, sans avoir un regard pour les actes de noblesse et les signes de sainteté. Il fait comme celui qui ne visiterait dans une grande ville que les égoûts et les latrines. L'histoire, telle qu'il la comprend, est un Grand Collecteur, le déversoir de toutes les souillures et de toutes les saletés. Quand il parle de l'infaillibilité papale, on croirait que le pape doit posséder la clé de tout mystère en ce monde et en l'autre, et que toutes les fois qu'on le prend en flagrant délit d'ignorance ou d'erreur, on donne par là-même le démenti le plus formel à la prérogative que les catholiques lui reconnaissent. S. Pierre, par exemple, aurait dû proclamer le dogme de l'Immaculée-Conception dès le premier siècle ; tous les papes qui n'ont pas parlé de ce dogme l'ont donc ignoré ; ils n'étaient donc pas des infaillibles ! Au début du XVIIe siècle, le pape Clément VIII aurait dû de même prononcer *ex cathedra* entre les dominicains et les jésuites, en matière *De Auxiliis*. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il ne croyait pas posséder l'infaillibilité en cette matière ! Il est vrai que le Dr Coulton déclare qu'il l'aurait peut-être fait, s'il n'avait été effrayé par cet ogre qui se nommait le cardinal Bellarmin ! Pourquoi, s'ils étaient infaillibles, les papes Paul V et Urbain VIII ne savaient-ils pas que la terre tourne autour du soleil, comme Galilée essayait de le faire comprendre ? Pourquoi les papes du XIXe siècle ont-ils laissé la légende de la maison de Lorette se prolonger, après que le chanoine Ulysse Chevalier l'avait démolie ? Pourquoi le pape Pie XI ne fait-il pas une Encyclique pour déclarer que sainte Philomène est un mythe et que les *Essais* de Montaigne ou la *Religion du Médecin* de Thomas Browne ne sont pas des livres empoisonnés, ou pour interdire l'entrée de tout foyer catholique au *Month*, où des jésuites ont écrit sur Montaigne et Thomas Browne ? Ce que le Dr Coulton nomme « l'étrange silence des papes » lui semble une preuve concluante contre leur infaillibilité. S'ils possédaient une telle prérogative, assurément ils devraient en user le matin, à midi et le soir de chaque jour, pour le plus grand bien de l'humanité. On ne les verrait pas mettre des ouvrages à l'Index à Rome et laisser le *Month* à Londres tirer de ces ouvrages des leçons utiles !

Le Dr Coulton en est encore à ignorer que la science est une perpétuelle révision, que bien des travaux soi-disant scientifiques sur Homère et la Bible tombent chaque jour dans un discrédit plus profond, et que ce n'est pas l'affaire des papes de prendre parti dans ces questions de savoir profane.

D'un mot, il ignore ce que c'est que l'infaillibilité papale, en quoi elle consiste, quel est son champ d'application, quelles sont ses limites et sa raison d'être. Il nous donne le pénible exemple d'un savant, d'un très grand érudit, qui compose un livre sans connaître les points les plus essentiels du sujet qu'il veut traiter !

II

Tout le monde heureusement n'est pas de l'avis du Dr Coulton. L'Eglise catholique exerce sur bien des esprits une attraction irrésistible. Les conversions du judaïsme au catholicisme, en particulier, se sont multipliées, ces années dernières, au point de donner de l'inquiétude aux tenants attardés du judaïsme et de provoquer une association en vue de « *la Défense du Judaïsme*. » C'est ce que nous apprend Joseph Bonsirven dans les *Etudes* du 5 janvier.

Il est très curieux que ce ne soit que du côté du catholicisme que les Israélites songent à faire front et qu'ils soient insensibles à toutes les évasions qui se font du judaïsme vers les loges maçonniques ou les sociétés théosophiques, spirites, occultistes, christian-scientistes ! Pourquoi cette crainte unilatérale ? Serait-ce l'effet d'une vieille jalousie envers l'Eglise ? Est-ce que l'on ne remarque pas que les conversions au catholicisme procèdent incontestablement d'un besoin d'être plus religieux ? Comme le disait un rabbin de renom : « Quand un Juif se met à croire, il doit devenir catholique. » Examinons si les procédés de prosélytisme catholique méritent les condamnations indignées dont on les poursuit, et si le mouvement des conversions constitue un réel danger pour le judaïsme.

Le grand rabbin Julien Weill dénonce courtoisement mais fermement la propagande catholique :

> Il est clair, écrit-il, que l'Eglise n'a pas renoncé à persuader la Synagogue obstinée et nourrit, plus que jamais peut-être, l'espoir d'un rapprochement, d'un acheminement d'Israël vers le christianisme,

Rien de plus naturel et de plus légitime que de souhaiter faire partager à autrui ses convictions et le bienfait qu'on en éprouve, mais le judaïsme ne peut que taxer d'illusion pareil espoir en ce qui le concerne. Le nombre des conversions dues à une adhésion sincère des âmes juives touchées de la grâce, — négligeons celles qui sont dues à la contrainte ou à l'intérêt, — est bien insignifiant, eu égard aux efforts incessants dépensés soit par le catholicisme, soit par les Eglises protestantes, pour gagner du terrain en Israël. On veut bien croire qu'un sentiment vraiment fraternel dicte le plus souvent les efforts dirigés en ce sens par les missions chrétiennes : il serait toutefois préférable que ce prosélytisme s'abstînt de s'adresser directement à ceux qui sont spirituellement pourvus. N'y a-t-il pas indiscrétion, pour ne pas dire attentat aux droits de la conscience, à chercher à capter notamment l'âme des faibles et des mineures ? [1] »

Comme on le voit, le grand rabbin rend justice aux intentions du catholicisme. Sa protestation est modérée et polie. Chez les rabbins, c'est la note qui domine. Il n'en est pas de même chez les nationalistes juifs, qui ne sont pas toujours des croyants, mais qui se rattachent au judaïsme comme à une tradition nationale ou raciale. Dans une conférence qui fut donnée à Mulhouse, en été 1932, et qui fut publiée par le journal juif *Kadimah,* dans ses n^os de juillet et août, l'avocat Roselaar s'exprimait en termes beaucoup plus véhéments :

« Il ne faut pas se le dissimuler, disait-il, le danger est très grand. Ce qu'autrefois les chrétiens essayaient d'obtenir par la torture et la violence, ils essaient aujourd'hui de l'obtenir par la persuasion. Le principe mis en avant est celui-ci : il faut sauver les âmes. Autrefois, pour sauver des âmes, les chrétiens brûlaient les corps. Aujourd'hui, ils font des conférences... Toute doctrine a le droit d'apporter la lumière ; toute idée a le droit de faire l'objet de manifestations de la parole ou de la plume...

On peut se demander dans quel but, dans quel esprit l'Eglise catholique, qui a provoqué de tels massacres parmi les Juifs, qui a fait naître au cœur des hommes ce sentiment abominable qui aboutit à l'antisémitisme, peut avoir actuellement un tel souci de nous plaire, de nous séduire ?

C'est uniquement parce que l'Eglise a besoin de sang nouveau. La guerre a créé une mystique nouvelle et a fait se retourner à nouveau les esprits vers la religion. L'Eglise, qui a toujours vécu de prosélytisme, alors que le judaïsme, au contraire, se défend d'en faire, a considéré comme indispensable d'obtenir de nombreuses conversions de Juifs. Tout d'abord pour une raison matérielle. Je ne vous apprendrai pas qu'il y a beaucoup de financiers parmi les Juifs, et que précisément chez les Juifs riches, le snobisme dont je vous parlais tout à l'heure a fait de grands ravages. Cela fait autant de dons pour les œuvres chrétiennes, et plus les œuvres chrétiennes ont d'argent plus elles peuvent s'attaquer à ceux qui souffrent et les amener, petit à petit, par une lente et patiente pression sur les esprits, à faire que, pour manger, un malheureux abdiquera et sa race et sa religion.

Et l'Eglise sait bien que le Juif, lorsqu'il se passionne pour une question, devient un prosélyte admirable. C'est pourquoi, en dehors des missionnaires spécialisés dans le prêche pour la conversion des Juifs, on adresse dans les gros centres juifs, en Pologne et surtout maintenant en Palestine, des missionnaires qui ne sont autres que des Juifs convertis. Cela présente un double avantage. D'abord l'Eglise peut dire : « Voici mon œuvre ; voici un Juif que nous avons ramené à Jésus. » Et l'Eglise sait bien qu'un missionnaire juif converti, par cela même devient un bien meilleur agent de propagation, et que les Juifs seront plus facilement portés à croire en sa parole... »

Il y a dans cette diatribe une imputation calomnieuse et même un peu sordide. Il faut être juif pour avoir inventé cela : que l'Eglise cherche à convertir les capitalistes juifs pour bénéficier de leur fortune !

Laissons de côté ces insinuations déshonorantes. Il suffit, pour justifier ce prosélytisme dont on nous fait un grief, de rappeler que l'ancien judaïsme nous en a donné l'exemple. Nous n'avons fait que suivre sa tradition. S'il a changé, s'il se défend actuellement de faire du prosélytisme, c'est qu'il est infidèle à son propre passé ; ce n'est pas une raison pour que nous l'imitions sur ce point.

M. le rabbin Weill excuse le judaïsme, en disant qu'il croit que « les justes de tous les peuples ont part à la vie éternelle ». C'est fort bien. Nous non plus, nous ne vouons à la damnation aucun juste de n'importe quel pays et de n'importe quelle époque. On veut se scandaliser, bien gratuitement du reste, de l'adage que nous professons : « Hors de l'Eglise point de salut ! » Mais il faut savoir ce qu'elle veut dire par là et comment s'interprète cette sentence : « *Aucun homme ne peut se sauver s'il n'appartient à l'âme de l'Eglise et si c'est par sa faute qu'il n'appartient pas au corps de l'Eglise.* » C'est simple et clair, et cela revient à dire que tout juste, à quelque nation, à quelque siècle qu'il ait appartenu, est assuré de son salut. Tout juste en effet fait partie de l'âme de l'Eglise.

Mais nous avons la certitude qu'il y a beaucoup plus de secours religieux, beaucoup plus de lumières, de consolations, de grâces spirituelles mis à la disposition des âmes au sein de l'Eglise qu'en dehors d'elle. Nous serions donc coupables d'une indifférence criminelle envers notre prochain si nous ne nous efforcions de faire entrer dans le corps de l'Eglise toutes les âmes de bonne volonté. L'un des défenseurs du judaïsme, M. Pallière, veut bien reconnaître les fins élevées de l'apostolat catholique : « L'effort missionnaire auprès des Juifs, dit-il, s'inspire du sentiment de la valeur de l'âme humaine et du désir de la convertir au Dieu vivant et à la pleine lumière de la révélation, car c'est uniquement pour connaître et aimer Dieu que ces âmes ont été créées [1]. »

Mais on nous reproche des procédés inavouables. On a vu tout à l'heure l'avocat Roselaar soutenir que c'est pour pouvoir manger que des miséreux atteints par notre envahissante charité abandonnent leur race et leur religion. Nous abusons, paraît-il, de la détresse des pauvres, pour les attirer dans nos filets.

[1] *Le Judaïsme,* Paris, 1931, p. 202 et s.

[1] *Univers israélite,* 17 juin 1932, p. 263.

Un rabbin, M. Wolff, raconte la touchante histoire d'une jeune fille israélite qui, à 18 ans, quitte sa famille pour se faire religieuse catholique. Une fois majeure, elle consent à retourner chez les siens, pour quelque temps, mais ni les instances de ses parents, ni l'intervention du rabbin ne réussissent à la retenir et à l'empêcher de revenir à son couvent. Et il conclut mélancoliquement : « Il existe, à Paris, des centres catholiques d'attraction pour jeunes filles juives, où, après un travail discret, mais tenace, on les prépare lentement, et, hélas ! obstinément à quitter le judaïsme et à embrasser la religion chrétienne... Cette propagande discrète s'exerce même dans les études de notaire... » — Mais nous avons peine à comprendre une telle conclusion. Ne voit-on pas que la jeune fille en question a eu à subir au contraire une très forte pression pour revenir à la religion de ses ancêtres ? On a fait jouer auprès d'elle les arguments si forts de la parenté, le sentiment de la famille, de la race, l'autorité du rabbin qui l'avait instruite dans sa jeunesse. De quel côté s'est trouvée la sollicitation la plus forte et la plus étrangère aux arguments de raison et de foi ? Il nous semble que c'est du côté juif. Ce n'est pas pour faire un reproche à la famille juive qui a agi ainsi. C'est simplement pour faire remarquer que ce que l'on nous reproche dans l'espèce est quelque chose de tout à fait naturel et légitime.

M. Roselaar s'en prend surtout au juif converti Léon Bloy († 1917), qui publia, en 1892, un livre intitulé : *Le Salut par les Juifs,* dans lequel, contrairement aux indications du titre, il développait cette thèse que le salut du monde arrivera le jour où il n'y aura plus de Juifs. Il dénonce encore le disciple de Bloy appelé Jacques Maritin *(sic),* qui a épousé une juive convertie et qui mène une campagne extrêmement vive pour la conversion des Juifs. Il s'étend longuement sur le nombre et la variété des ouvrages et opuscules que l'Eglise publie pour gagner les Juifs. On pourrait s'étonner, à le lire, qu'il reste encore des Juifs.

La vérité est que les catholiques se sont beaucoup moins occupés de propagande religieuse chez les Juifs que les protestants. Le *Manuel de la Mission en Israël,* publié en 1893, compte pour la Grande-Bretagne, « la mère des actuelles missions protestantes parmi les Juifs », 17 sociétés, avec 334 missionnaires et un revenu annuel de 1.602.100 marks ; en Allemagne, 13 sociétés, avec 12 missionnaires ; en Amérique, 8 sociétés, avec 26 missionnaires ; en France, 2 sociétés, avec 3 missionnaires. Il y eut, au cours du XIX^e siècle, environ 200.000 convertis au protestantisme. D'où la remarque plaisante du P. Day, jésuite, que chaque converti avait coûté 37.000 livres sterling, soit plus de 3 millions de francs au taux actuel !

Quant à l'Eglise catholique, Dalman ne lui consacre que la note méprisante que voici :

« L'asile des prosélytes, fondé à Rome par Ignace de Loyola en 1543, toujours existant, et la Congrégation de religieuses créée à Paris en 1845 par Théodore Ratisbonne, sous le vocable de N.-D. de Sion, et qui a pour fin d'intercéder pour Israël et d'élever les enfants juifs, sont actuellement les seuls centres de la mission catholique chez les Juifs. L'Eglise romaine n'est pas un foyer ou un point de diffusion de la prédication évangélique : à la parole se substitue l'activité sacramentelle, douée d'une action magique » (!)

Ne parlons que des deux Congrégations fondées par les frères Ratisbonne, religieux et religieuses de N.-D. de Sion. C'est bien, en effet, tout ce que la France possède pour travailler à la conversion des Juifs. Mais ce ne sont pas des Congrégations missionnaires ; elles ne vont pas dans les milieux juifs pour prêcher le Christ et tenter de pratiquer ce que les Israélites appelleraient un « racolage ». Elles se mettent simplement à la disposition des Juifs désireux de s'instruire de la religion chrétienne et elles prient pour la conversion des Juifs. Peut-on être plus discret ?

Depuis 1905, Sion cherche à répandre une Archiconfrérie de prières pour la conversion d'Israël. Cette œuvre s'est étendue rapidement dans l'univers entier. Les journaux israélites se gaussent à l'occasion de cette croisade. Nous ne comprenons pas que des esprits sincèrement religieux puissent se moquer d'une campagne de prières. Quand celle-ci n'aurait d'autre résultat que d'intéresser les catholiques à Israël et de faire disparaître toute trace d'un antisémitisme que nous réprouvons de toutes nos forces, les Juifs devraient s'en réjouir. Pour nous, qui croyons à l'efficacité de la prière, nous attribuons à ce mouvement la plus grande partie des conversions pour lesquelles on nous accuse d'avoir employé des moyens peu honnêtes. — *L'Œuvre de la Réparation d'Israël* agit dans le même sens. Elle réunit une fois par an ses adhérents à Montmartre pour une messe. Elle groupe les Juifs convertis et crée entre eux un lien de prières. Elle ne se livre à aucune propagande extérieure.

Nous ignorons tout de ces « conférences », de ces « nombreux ouvrages, opuscules, bulletins et journaux » que M. Roselaar nous reproche de répandre. Nous sommes en mesure d'affirmer que le catholicisme français ne possède aucun organisme directement ordonné à la mission juive. Les conversions se font donc spontanément. Nous nous bornons à prier pour cela, à les aider lorsqu'elles se présentent. Qui pourrait nous en faire un crime ? Ne serions-nous pas gravement coupables, au contraire, si nous refusions notre secours à ceux qui viennent quêter la lumière chez nous ? S'il y a parfois propagande directe, et il est vraisemblable que cela existe, c'est toujours le fait d'initiatives privées, d'homme à homme, ou de jeune fille à jeune fille, par amitié, par relation mondaine ou autre.

Quel peut être le chiffre des conversions ? Il est difficile de le dire, précisément parce qu'il s'agit de faits isolés et d'efforts non concertés. Un observateur bien placé estime que sur 300.000 Juifs que

compte la France, il y en a une centaine par an qui passent au catholicisme. A cette cadence, il faudrait 3.000 ans pour que tous les Juifs de France soient convertis !

Mais en cette matière, c'est moins la quantité qui importe que la qualité. Cette dernière est généralement de premier ordre. Les Juifs ne se convertissent plus guère pour des raisons d'intérêt, à supposer que cela se soit produit jamais sur une vaste échelle. Même ceux qui se convertissent pour se marier ont à cœur de le faire avec sérieux et conviction.

Etudions de près le travail qui se fait le plus souvent dans ces âmes juives qui viennent à nous. Les conversions s'expliquent en général par l'une ou l'autre des raisons suivantes : des interventions surnaturelles, — des besoins spirituels qui ne trouvent de satisfaction que dans le catholicisme, — le spectacle prestigieux de l'Eglise et de son rôle dans le temps et l'espace.

Des interventions surnaturelles, on en trouve dans presque toutes les conversions de Juifs. La plus célèbre est l'apparition de la Vierge à Alphonse Ratisbonne. Mais ce qui est plus fréquent, ce sont les touches divines discrètes qui ébranlent l'âme et la poussent vers le catholicisme. Très souvent, des faits d'apparence miraculeuse se rapportent à la Sainte Eucharistie. Voici des exemples :

« Jamais, raconte une jeune fille juive, je ne m'étais préoccupée de religion. Un jour, j'acceptai de chanter dans une église, à la place d'une de mes amies empêchées. Je chantai l'*O Salutaris*, tout comme j'eusse chanté une chanson profane, et commençai le *Tantum ergo* avec la même indifférence. Mais quand j'arrivai au dernier mot, et que le prêtre éleva la Sainte Hostie pour la bénédiction, je tombai à genoux. Je sentis que Dieu était là et j'adorai avec un profond respect. Quand je me relevai, j'étais chrétienne. Je n'avais plus qu'un désir : être baptisée le plus tôt possible, pour pouvoir recevoir mon Messie dans l'Hostie. »

« Rachel L., assistant par hasard à une bénédiction du T. S. Sacrement, est soudainement subjuguée par la certitude de la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Hostie sainte. En même temps, sa conviction intime de la vérité chrétienne fut telle que, dès le lendemain, elle alla trouver un prêtre et lui demanda de l'instruire. »

Le professeur hollandais Jacob de Vries se sentait incliné vers le catholicisme, mais il ne pouvait admettre que l'hostie consacrée fût véritablement son Dieu. « Ce Dieu vint en aide à sa bonne volonté, car Jacob, ayant fait le voyage de Ruremonde, exprès pour assister à la procession du Saint-Sacrement, quand l'ostensoir passa à côté de lui, il sentit et comprit sans doute possible la Présence réelle. »

« Un intellectuel hongrois, étudiant à Rome en 1914, s'étant joint à des pèlerins ses compatriotes, reçut la communion de la main du pape Pie X, sans comprendre la portée de son acte. Mais un inexprimable sentiment s'empara de lui, et l'obligea à se prosterner en hommage d'adoration. Dès cet instant, il fut pris d'un ardent désir de devenir catholique. »

Une jeune fille, luttant encore contre la grâce qui l'appelle à se convertir, exprime cette étrange impression : « Dans une synagogue, je marche librement, comme dans la rue. Mais dans les églises, j'ai le sentiment d'une Présence [1]. »

Il y a aussi des manifestations de la part de la Sainte Vierge. Mais tout cela se greffe en général sur le sentiment profond d'une insuffisance du judaïsme. Cette religion qui continue à attendre, sans grand espoir, alors que le christianisme affirme à travers le monde entier et depuis dix-neuf siècles que Celui qu'il attend est déjà venu, paraît vide à beaucoup de ses adhérents. M. Pallière, porte-parole des Juifs, le reconnaît loyalement :

« Les évasions plus ou moins complètes de la Synagogue, écrit-il, prouvent qu'il y a dans le judaïsme moderne un besoin spirituel qui n'est pas satisfait. Tout le système de pratiques juives, tel qu'il est conçu et observé à l'heure actuelle, est dépourvu de toute puissance d'attraction et se révèle entièrement incapable d'exercer une influence profonde sur la vie des Israélites modernes pris individuellement [2]. »

Le judaïsme a été rongé en effet par le modernisme. Il est devenu une sorte de monothéisme incolore. Il ne donne rien qui puisse apaiser la faim mystique des âmes. La mystique, c'est-à-dire la mise en contact directe des âmes avec leur Dieu, est l'essence même de toute religion. L'enseignement religieux moderne, chez les Juifs, est devenu quelque chose de trop sommaire, de trop purement liturgique pour répondre aux besoins des esprits. Les rabbins prêchent peu ; le sermon est remplacé par la conférence de T. S. F. Beaucoup d'Israélites se rebutent devant les minuties rituelles qui forment actuellement le principal des pratiques juives et trouvent cette sorte de culte indigne de Dieu.

Mais l'âme juive garde son inspiration profonde; elle reste en général profondément religieuse. Si elle ne trouve plus ce qu'il lui faut dans la Synagogue, elle souffre et elle cherche ailleurs. Le catholicisme est la forme religieuse qui est la plus proche dans l'espace. C'est donc elle qui peut le plus aisément solliciter l'attention des Israélites. Ils l'ignorent en général tout à fait, bien que vivant près d'elle. Ils ont contre elle de graves préjugés. On leur a dit que l'Eglise avait été de tout temps le grand adversaire, le bourreau même de leur race et de leur religion. Mais ces choses sont loin. Les haines sont tombées. Un examen plus attentif fera comprendre que ce n'est pas l'Eglise comme telle qui est responsable de ces luttes d'autrefois. Le spectacle de la vie droite et noble d'amis ou de voisins vraiment chrétiens, celui de la charité catholique, la lecture des grands classiques catholiques, Pascal, Bossuet, Dante, plus souvent celle des Evangiles, ou même plus simplement la certitude que l'Eglise est un foyer de foi et d'amour religieux, telles sont les

[1] On trouverait un grand nombre de faits de ce genre dans la revue *Sion*, notamment février 1928, février et mai 1932, etc.

[2] *Univers israélite*, 17 juin 1932, p. 263.

principales raisons qui conduisent les âmes juives vers nous.

Depuis que le clergé catholique a été réduit à la plus extrême pauvreté, et qu'il a donné à tous le spectacle émouvant de sa dignité, de son dévouement obstiné, de sa force de conviction, un revirement se fait dans tous les esprits sincères. On sent là une puissance spirituelle de tout premier ordre. Un converti anglais fait sur le clergé catholique les réflexions suivantes :

« Quand j'ai des doutes sur mes droits ou ma santé, je vais consulter un homme de loi ou un médecin, et je m'en tiens à son avis. Où aller pour solliciter un avis en matière morale et religieuse ? A un ministre juif ? Mais un ministre juif ne prétend à aucune sorte d'autorité, — à moins qu'il n'ait licence d'inspecter les boucheries pour faire enlever la graisse des rognons, — il est alors tout simplement le commissaire de la communauté, — ou bien il a été engagé parce qu'il sait bien lire ou chanter, — ou bien dans une communauté pauvre on l'a accrédité pour abattre les animaux et circoncire, — ou bien il a été retenu par une communauté riche, pour sa prédication intéressante ou son rang social. En fait, ce que je désirais, sans bien le définir, c'était un sacerdoce officiellement ordonné dans une religion, possédant sur terre un chef visible et infaillible. Et soudain, je réalisai que, de toutes les religions que je connaissais, une seule prétendait posséder un organe ayant autorité pour interpréter la tradition et définir la doctrine [1]... »

Toutes ces raisons peuvent ébranler l'esprit des Juifs que tourmente l'inquiétude religieuse. Il reste pourtant à les instruire. Ils font parfois, comme d'autres qui n'étaient pas Juifs, de la conversion une affaire purement intellectuelle. Ils oublient qu'il faut trois choses simultanément pour mener à bien cette grande transformation d'une vie qui se nomme l'acquisition de la foi : il faut l'étude, — la prière, — les œuvres de religion.

C'est qu'il ne suffit pas de saisir une religion par le dehors, il faut la vivre déjà pour la comprendre. Les infinies discussions dont le Talmud donne des exemples à foison ne sont pas propres à acheminer les âmes vers la vérité. Il faut une droiture d'esprit et de cœur, il faut l'énergie de la volonté qui est chargée de faire l'option décisive. Toute philosophie, toute théologie, toute vie morale est essentiellement une *option*. Il y a sur tous les sujets possibles, théoriques ou pratiques, deux ou trois solutions ou attitudes possibles. C'est une erreur de croire que la raison seule conclut. Oui, elle conclut. Mais elle le fait en vertu d'*une option* entre les thèses possibles et opposées. Et pour toute option il faut un acte de volonté. C'est du reste ce qui explique que la foi soit une vertu et qu'elle ait un mérite. Or, il y a bien des obstacles à vaincre pour passer de la foi juive à la foi chrétienne. Il faut « braver les malédictions, persécutions, moqueries de parents que l'on aime et respecte, résister aux efforts des proches, accepter parfois et la ruine et l'exil. » Ces difficultés ne s'arrêtent pas avec le fait de la conversion : les néophytes sont soumis aux mêmes sollicitations. Il n'en succombe pas un sur deux cents, et ce chiffre nous donne la mesure de la conviction que supposent ces conversions.

René Schwob a analysé, avec une pénétration frappante, l'un des aspects les plus admirables de cette conviction : l'intelligence de la Croix, ce « scandale des Juifs ». Il a décrit sa propre conversion [1]. La dernière partie de son livre est intitulée : « L'Invention de la Croix. »

« Eprouver de la joie à tout sacrifier pour Dieu, écrit-il. — Concevoir enfin et réaliser *une vie de pénitence*. — Que la joie me vienne de l'oblation minutieuse à Dieu et non pas de l'assouvissement de mes goûts. — Ne pas croire qu'on commence par la mystique. *Il faut commencer par l'ascèse*. — Communier pour accroître en moi l'esprit de pénitence. — Fuir. Se sacrifier. S'ensevelir. Etre oublié de tous. »

Voilà de hautes et superbes pensées. Elles nous donnent la mesure des richesses d'âme qui sont latentes dans le peuple juif. Sans doute, la haine du nom chrétien existe toujours dans certains milieux. Nous n'avons pas le droit d'y répondre par un sentiment semblable. On a pu nous reprocher, à nous prêtres de France surtout, d'avoir donné, il y a trente ans, dans un antisémitisme qui était tout à fait contraire à nos traditions. De tout temps, c'est le clergé qui a pris, contre les haines de laïques peu éclairés, la défense judicieuse d'une race à laquelle appartenaient les plus hautes âmes que cette terre ait connues et qui, pour cette raison au moins, demeure sacrée pour nous. N'ayons aucune crainte des animosités que le mouvement de conversions actuel a suscitées contre nous. Quand nous lisons les lignes de M. Roselaar sur la manière de rendre aux Juifs l'estime de leur religion, nous ne pouvons que sourire :

« La Bible, écrit-il, a quatre sens : le sens vulgaire, le sens moral, le sens symbolique, le sens ésotérique... Ces quatre sens permettent d'adapter cet ouvrage, qui est la clef de voûte de la science moderne, à toutes les découvertes, à tous les travaux de l'esprit humain, et il est remarquable de constater que cette œuvre, qui remonte à l'époque la plus ancienne, contient déjà tout ce que la physique, la chimie, l'astronomie et toutes les sciences qui en dérivent, ont pu permettre à l'homme de découvrir par la suite... »

Réjouissons-nous de ce que les Juifs lisent beaucoup la Bible. S'ils n'y trouvent pas ce que M. Roselaar leur promet, ils y trouveront peut-être les titres de notre religion à nous ! Réjouissons-nous aussi de ce que M. Roselaar prêche à ses coreligionnaires l'indépendance religieuse : cette indépendance peut leur servir à se libérer de leurs chaînes pour venir à la maison de vérité. « Il n'est pas beaucoup de Juifs, dit-il, qui ne considèrent le rabbin comme un prêtre... Eh bien ! cette opinion cons-

[1] *Guild*, janvier 1928.

[1] René Schwob, *Ni Grec, ni Juif*, in-16 de 318 p., 15 f., Paris, Plon, 1931.

titue une erreur fondamentale : à partir de l'âge de treize ans, tout jeune homme israélite est prêtre et peut exercer toutes les fonctions sacerdotales. »

Au temps de Jésus, il fallait trente ans. Les Juifs de notre siècle sont plus précoces. Pour eux tous nous prierons, en nous conformant à l'intention que traduit cette formule du pape Pie XI en la fête du Christ-Roi : « Regardez avec miséricorde les enfants de ce peuple qui fut jadis votre préféré : que sur eux descende, mais aujourd'hui en baptême de vie et de rédemption, le sang qu'autrefois ils appelaient sur leurs têtes ! »

III

Nous venons de parler de conversions. Parmi les joies que des événements de cette nature nous ont données depuis la Séparation, il n'y en a guère eu de plus délicates et de plus vives que celle de la conversion du petit-fils de Renan, le doux et pénétrant héros qui se nommait Ernest Psichari.

On a beaucoup écrit sur lui déjà. Mais c'est lui-même qu'il y a plaisir à entendre. La *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1932 a publié quelques lettres de sa main, données par Mme Henriette Psichari. Elles contiennent des passages magnifiques et nous nous reprocherions de ne pas butiner à outrance dans ce parterre de fleurs embaumées.

Rappelons d'abord quelques détails biographiques, pour ceux qui ne les auraient pas sous la main. Jean Psichari était un philologue et écrivain français, né à Odessa en 1854, et qui est mort à Paris en 1929. Il était agrégé de grammaire, fut maître de Conférences à l'Ecole des hautes-études et professeur à l'Ecole des langues orientales vivantes. Il a écrit non seulement des ouvrages de philologie, mais encore des romans et nouvelles en français et en grec moderne. Il avait épousé Noémi Renan, la fille de l'auteur de la *Vie de Jésus*. Son fils Ernest était né à Paris, en 1883. Il fut tué à l'ennemi, à Saint-Vincent-Rossignol, près de Virton, en Belgique, le 22 août 1914. Il n'avait que 31 ans !

Licencié en philosophie, il s'était engagé dans l'artillerie coloniale, comme simple soldat. Il fit partie de la mission Lenfant au Congo, passa à l'Ecole d'Artillerie de Versailles et sortit de là officier de l'armée coloniale. A ne voir que cette carrière, on a de quoi déjà s'étonner. Il n'est pas commun qu'un jeune licencié en philosophie s'engage dans un régiment fait pour les aventures lointaines et souvent pour les fatigues les plus redoutables. Il avait puisé auprès de sa mère la hauteur morale et la tendresse, auprès de son père l'amour du grec et du latin, une culture raffinée à tout point de vue. Il avait un frère et des sœurs avec lesquels il entretenait la plus étroite intimité. Que lui manquait-il donc ? Quelle étrange nostalgie que la sienne ! « De quelles tristesses payait-il ses longues rêveries ? Quelle cruelle angoisse barrait son front d'adolescent ? » se demande Mme Henriette Psichari. » Plus tard, ajoute-t-elle, quand il s'identifiera avec Maxence, le héros du *Voyage du Centurion*, il nous donnera lui-même la clef des tumultes intérieurs qui, entre dix-huit et vingt ans, secouaient son être jusqu'à le déchirer. « Maxence, nous dira-t-il, avait une âme, une âme faite pour croire, pour aimer et pour espérer. »

La conversion éclatante du petit-fils de Renan est partie du dedans. Il était appelé comme par une voix mystérieuse, une voix qu'il ne pouvait faire taire. Il avait une âme, et, avide, insatisfait, il s'usait à la recherche d'une certitude. Il ne la trouvait pas dans les créatures. Il faillit sombrer dans le désordre des sens ; des désastres sentimentaux l'avaient accablé et égaré. Son éducation sans Dieu le laissait sans secours. On lui avait appris à chercher un point d'appui dans le culte des idées pures, dans l'amour de la science, et voilà que ce culte et cet amour le laissaient désemparé et impuissant en face des passions mauvaises. C'est pour se fuir lui-même qu'il s'impose la rude et fastidieuse discipline du simple soldat. Dans l'armée et les magnifiques aventures qu'elle lui permet de courir en Afrique, il a trouvé sa voie humaine. Mais son âme cherche toujours, il n'a pas trouvé sa voie divine. Il ne la trouvera qu'en 1912, mais il la parcourra à pas de géant, se fera inscrire au Tiers-Ordre dominicain, voudra même devenir prêtre, devenir moine, appartenir tout entier à ce Jésus que son illustre grand-père avait renié ! [1].

La première lettre de la collection qui nous est offerte est adressée, en 1908, à un jeune philosophe de son âge ou à peu près, dont le nom encore peu connu alors est maintenant entré dans la grande notoriété, Jacques Maritain. Ce philosophe, dont nous avons vu que les Juifs redoutent l'activité apostolique, avait vécu, comme son ami Ernest Psichari, complètement en dehors de la foi catholique. Ce n'est qu'en 1906 qu'il avait été baptisé avec sa femme, à la suite de l'action conquérante exercée sur lui par le juif converti Léon Bloy. Très lié à Psichari, comme à Péguy, Maritain avait tout de suite cherché à éclairer ses excellents amis. Psichari était alors en Bretagne. Sa première lettre est datée de Perros-Guirec, 6 août 1908 :

« Je réponds bien tard, dit-il, à ta belle et longue lettre. Elle m'a plongé dans un tel abîme de réflexions que je suis, encore aujourd'hui, incapable de me formuler quelque chose de précis. D'autre

[1] **Avant de citer les plus beaux passages de ses lettres, rappelons encore qu'il reste de lui trois œuvres colorées et nerveuses, trois œuvres qui dénotent l'écrivain de race : *Terres de soleil et de sommeil* (1908) recueil d'impressions africaines ; — *L'Appel des armes* (1912), qui est une apologie de la discipline bienfaisante de l'armée de carrière, — et surtout *Le Voyage du Centurion* (1913) qui est, pour une grande part, le récit romancé de sa propre conversion.**

part, je me suis livré, ces temps-ci, à un travail acharné qui a occupé tous mes instants. C'est donc dans un grand état de trouble et de désarroi que je t'écris. Tout ce que je puis te dire pour l'instant, c'est mon attirance pour cette belle maison spirituelle où tu veux me faire entrer. Ta pensée, mon cher Jacques, est d'une essence si précieuse qu'elle exerce sur moi une véritable fascination. Je ne saurais te dire l'expression de ravissement et de joie rafraîchissante que j'éprouve en te lisant ou en t'écoutant. Mais c'est là surtout, je dois te l'avouer, une impression physique. Je suis attiré vers ta maison, mais je n'y entre pas. Bien entendu, je trouve ton état d'esprit infiniment supérieur à celui des scientistes, rationalistes et positivistes d'aujourd'hui. J'entends très bien tout ce que tu me dis de la sainteté et de la miséricorde de Dieu. « Toute discussion sur ce qu'il faut faire en général est vaine et pharisaïque... » « Un saint est plus différent d'un autre saint qu'un univers d'un autre univers. » Ceci est vrai, mais vrai de toute espèce d'homme. J'imagine également que tout être humain sert au dessein de Dieu, mais non pas spécialement un saint *canonisé par l'Eglise*. La canonisation est en général très postérieure à la mort de celui que l'on veut sanctifier et elle n'est pas, me semble-t-il, une circonstance intéressante. Il faudrait donc délimiter le sujet. Tu dis qu'il est étonnant que nous ne soyons pas tous des saints, et qu'en tout cas nous ne pouvons pas dire celui qui est saint et celui qui ne l'est pas. Est-il possible d'assigner une limite à la sainteté ? Si tout de même je devais faire choix d'une mesure humaine de sainteté, je prendrais, en première ligne, l'élévation du cœur et la noblesse morale. Si réellement Dieu existe, je pense que ceux qui s'en approchent le plus, ce sont les hommes, — saints de l'Eglise, soldats, penseurs, — qui participent à cette vertu morale essentiellement divine, me semble-t-il. Ne penses-tu pas que Ney ait été touché d'une *grâce* tout à fait particulière, le 18 novembre 1812 (bivouac de Koritnia et retraite sur Orcha) ? Ney, sur cette route de neige et de sang, était peut-être plus agréable à Dieu que tel catholique cherchant la sainteté par la pratique de la pauvreté ou l'observance exacte du culte (sans critiquer pour cela les moyens). »

Psichari ne comprenait pas encore, à cette date, que la sainteté consiste dans l'amour et l'amour dans l'obéissance et le sacrifice. Il ne savait pas que Dieu ne nous a pas laissé ignorer sa volonté et que nous n'avons pas à deviner les normes de la sainteté, mais seulement les voies qui peuvent nous y conduire, nous, chacun de nous en particulier. Les voies diffèrent. Le but est identique et conditionne tout au moins l'orientation des voies.

Mais Psichari avait déjà un mystérieux attrait vers la foi. Sa lettre à Maritain se termine sur cette belle invitation qui dut singulièrement encourager l'admirable apôtre : « Envoie-moi quelques lignes, si tu persistes à ne pas juger un pauvre soldat trop indigne de te lire. Chaque lettre de toi *résonne en moi pendant des jours*. Si je vis d'impressions fugaces, sans beaucoup penser, ne me méprise pas trop et fais-moi tout de même entendre de temps en temps *ces belles sonorités lointaines que j'aime tant*. »

Il y avait une harmonie préétablie entre l'oreille intérieure du jeune officier et les « belles sonorités » du catholicisme intégral.

Psichari avait profité de son séjour en France pour publier son premier volume. Bientôt il ressentit la nostalgie impérieuse du départ. Il écrit de Cherbourg, au moment de s'embarquer, le 13 octobre 1909, une belle lettre à Madame G. Favre. Il n'y est pas question de recherche religieuse. Nous l'omettrions aisément si elle ne contenait ces lignes qui sont un trait de caractère :

« Je ne suis pas de ceux qui partent à la colonie parce qu'ils n'ont plus rien qui les retienne en France. J'ai une famille que j'adore, j'ai une amie de l'amitié de laquelle je ne pourrais pas me passer. Enfin, j'ai en France une vie facile et heureuse et rien, absolument, ne manque à mon bonheur. Pourtant une fatalité inouïe me pousse à partir. Je pars le cœur brisé d'abandonner ceux que j'aime et pourtant il faut que je parte. Je ne sais quel démon j'ai au dedans de moi-même, mais quand je suis dans le même lieu depuis quelque temps, je m'ennuie à mourir. Il faut que je change. Croiriez-vous que mon seul plaisir est de regarder des cartes de géographie, en me disant à chaque instant : « Si je pouvais aller là » ? Alors j'imagine des choses impossibles, qui me consolent de rester en France pour quelque temps encore. Que faire ? Je sens une attraction qui me donne le vertige. Que d'endroits du monde à connaître, et je piétine sur place désespérément ! »

Ne dirait-on pas l'éternel exilé qui ne se trouve en repos nulle part ? Il sent en lui un vide, mais il ne sait pas encore ce qui pourra le remplir. A sa mère, restée incroyante, mais à la manière de Renan, c'est-à-dire avec une mystique d'idéalisme humain, il ne parle que de ses occupations militaires, des paysages étranges qu'il voit, jamais de ses préoccupations religieuses. De la longue lettre qu'il lui adresse, le 12 mai 1910, du campement de la Guelta de Moudjéria, nous ne retiendrons que les piquantes réflexions qui suivent :

« Pourquoi avoir été lire un article sur le Sahara ? Tous les explorateurs sont des fumistes et même quand ils disent vrai, ce n'est plus vrai, parce qu'ils ne disent pas tout, qu'il n'y a pas la synthèse des détails. Je prends un exemple brutal. Je suppose dans un journal de route cette phrase : « Aujourd'hui à deux heures, le thermomètre marque 52 degrés... » En France, en lisant cela, on s'exclame. Quelle souffrance ce doit être cette température formidable ! Mais pas du tout. On est gêné au Soudan par 52 degrés, comme on est gêné à Paris, par 38 degrés. La proportion est la même. Et puis, naturellement, le voyageur insiste sur les détails susceptibles d'étonner, c'est-à-dire d'intéresser le lecteur français. Le soleil est évidemment un motif précieux. Il s'étendra là-dessus à loisir. A vrai dire, on ne s'occupe pas plus du soleil que de la pluie à Paris, mais dans la même mesure exactement. Les privations c'est la même chose. Evidemment, on insiste sur ce qui manque, on n'énumère pas ce qu'on a, etc., etc... D'où, pour amplifier le débat, l'inutilité de la littérature exotique, son danger même, la vanité des relations de voyages, des journaux de route, etc... et par-dessus tout, l'idiotie des articles coloniaux. Ces articles ont des auteurs de deux sortes : 1° Les consciencieux, gens du métier et compilants : ils manquent toujours de talent littéraire, de sorte qu'ils ne rendent que le détail, non l'ensemble. — 2° Les littérateurs. Ils ont du talent, ils rendraient bien l'ensemble, mais ils ne sont pas consciencieux et ne connaissent pas. »

Et voici maintenant une lettre très intéressante à Charles Péguy. Celle-ci contient des allusions directes aux préoccupations religieuses de Psichari. Elle est datée du « Puits de Bou Arrh, 4 janvier 1911. » Psichari appelle Péguy « mon bon et cher Maître. » Péguy avait dix ans de plus que lui. Il avait fait, lui aussi, beaucoup de chemin pour venir à la foi. Il avait passé par le socialisme avancé et par le dreyfusisme convaincu. Peu à peu il s'était détaché de Jaurès et du parti socialiste et il était revenu au catholicisme médiéval. Psichari lui envoie ses vœux de bonne année. Et il aborde en ces termes le sujet qui sûrement le poursuit à cette date :

« Nul mieux que vous n'a compris, senti, l'admirable suite, la continuité unie de la chrétienté. Ces dix-neuf siècles qui nous dominent, qui commandent à notre vie, cette domination rend étrange l'émotion qu'ont pu avoir certains de vos lecteurs. En fait, nous sommes tous chrétiens, et je crois que ceux, — dont je suis, — qui n'ont pas reçu la Grâce, en souffrent tous plus ou moins. Evidemment la foi ne se commande pas. Mais si *on* ne l'a pas, il n'y a pas lieu de s'en vanter, ni d'en faire état, ni d'en faire le « faraud ». De même qu'il serait injuste à un catholique de me tenir rigueur de mon manque de foi, ce qu'il ne fera pas d'ailleurs. Pour ma part, *qui sens peser sur moi l'hérédité de celui qui portait la soutane à vingt ans*, et d'une longue lignée de catholiques, romains ou grecs, je me sens, malgré mon infirmité, capable de comprendre vos enseignements. Peut-être, à vivre au milieu des musulmans, se connaît-on mieux soi-même, car, pour mettre sous la forme d'un *truisme* une belle phrase de votre livre : « Un mauvais chrétien est chrétien, un bon musulman ne l'est pas. » J'ai mis deux ans à trouver cela ! »

Nos lecteurs auront d'eux-mêmes rectifié la courte phrase de ce passage où Psichari se range parmi ceux « qui n'ont pas reçu la Grâce. » Nous savons, nous, que la Grâce de Dieu ne manque à personne et que c'est nous, au contraire, qui manquons à la Grâce. La lettre de Psichari elle-même proteste en fait contre son assertion. Ce qu'il dit, l'émotion dont il parle, l'effet que produit sur lui l'œuvre de son ami Péguy, tout cela, c'est déjà la Grâce. Et c'est en en profitant, comme d'ailleurs il l'a fait, que l'on peut arriver à la Grâce totale, à la Grâce justifiante. En somme, ce n'est pas l'une des moindres preuves du souverain respect que Dieu a pour notre grande et pauvre liberté que cette entrée de la Grâce en nous, si intime, si inaperçue, si insinuante, si délicate, que ceux-là même qui la reçoivent ne s'en rendent pas compte, même s'ils sont accoutumés aux plus fines introspections. C'est ce que disait Pascal dans le mot si souvent cité : « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé ! »

Les deux lettres qui suivent, toujours de 1911, sont encore adressées à Péguy. Elles témoignent de la haute et bienfaisante influence que son exemple et ses écrits ont exercée sur l'évolution intime de Psichari.

Mais c'est bien à Maritain que revient l'action la plus suivie et la plus profonde. On le devine à une lettre du 25 février 1913, adressée justement à Maritain tombé malade, et où on lit ces lignes touchantes :

« Mon bien-aimé Jacques, je m'en veux beaucoup de t'avoir si méchamment abandonné tous ces temps-ci, et je m'en veux d'autant plus que je connais ton cœur si bon et me sais déjà pardonné. Oh ! ne doute pas, frère bien-aimé, de mon ardente affection, *toi qui es celui à qui je dois le plus sur terre*, et pour qui je prie sans cesse de toute mon âme. L'annonce de ta maladie, venant après tant de tribulations, a été pour moi un coup très dur. Je me reproche de t'avoir fatigué, d'avoir abusé de ton temps, de t'avoir lassé de mon inutile présence, alors que je suis vraiment indigne du bien inestimable que tu es pour moi. Comme tu as été bon, mon cher et grand Jacques, comme ton affection a su être bienfaisante ! Il est impossible que le divin Maître ne t'en récompense point et n'ait point pitié de ton grand cœur. Jacques, adorons avec toute la force qui est en nous la volonté de notre Père. Je bénis son nom avec ferveur, puisque toutes les épreuves qu'Il nous envoie Le font mieux adorer et nous rapprochent de sa Face. Pour toi, mon grand frère, tu es tellement l'enfant de Dieu que je considère tous les maux qui t'arrivent, comme les nécessaires étapes vers la sainteté. La vie de Stanislas [1], la peine, la maladie, ce sont autant de croix que nous devons bénir, puisque nous savons pourquoi elles te sont envoyées. »

En vérité, il était difficile d'avoir des sentiments plus hauts, plus sincèrement chrétiens, une compréhension plus haute de la croix, ce mystère des mystères Et ce n'étaient pas là des phrases toute faites. Ce que Psichari rappelait à son ami Maritain, il le pratiquait pour lui-même. Sa mère très aimée était alors gravement malade, et il était dans l'angoisse sur son avenir éternel. Son angoisse perce dans les lignes suivantes de la même lettre :

« Suis-je trop égoïste, si je me plains, étant privé de toi, plus que je ne te plains, toi qui connais la vraie consolation ? J'aurais bien besoin de ton aide en ce moment, mon cher Jacques, et de me reposer auprès de toi. Des jours que je viens de vivre auraient été les plus affreux, *si je n'avais eu en moi un amour qui surpasse infiniment toute douleur.* Dimanche dernier, j'ai vraiment vu le fond de la misère humaine, et depuis, chaque heure est empoisonnée, atroce... Le pire est que je ne puis montrer à celle qui en a tant besoin l'adorable lumière vers qui mes regards sont constamment tournés. Ne me plains pas, mon cher Jacques, *tout ceci est la marque d'une infinie bonté* que je ne puis aimer qu'en tremblant... »

On se demandera peut-être pourquoi le jeune converti ne pouvait « montrer à sa mère l'adorable lumière » qu'il possédait lui-même. N'allons pas croire que ce fût par respect humain. Il attendait l'heure propice. Une lettre exquise au P. Clérissac, qui s'était occupé de sa conversion et qui dirigeait son âme, nous éclaire à ce sujet :

« Je n'ai pas quitté, dit-il, depuis dimanche dernier ma pauvre maman qui a été aussi grande et noble dans ses épreuves que peut l'être une personne privée du secours de notre sainte Eglise. Elle sait maintenant ma nouvelle vie et elle a accueilli mes

[1] Maritain y était professeur.

confidences avec tant de sérénité et de vraie tendresse que je ne désespère pas de la voir marcher un jour avec moi vers la seule lumière qui soit. Mais la route sera longue et j'ai peur que les forces ne me manquent. Ah ! si je pouvais avoir le don de persuasion, si je savais dire ce qu'il faut, si j'avais les dons de la raison à côté de ceux de la foi ! Mais Dieu me fait payer, dans sa parfaite sagesse, ces longues années de jachère spirituelle et d'aveulissement où j'ai vécu loin de lui. »

Quelle touchante confession que celle qui suit, toujours dans la même lettre :

« Mon Père, je suis malheureux, et c'est très mal. Mais je m'aperçois maintenant que la vertu d'espérance est infiniment de toutes la plus difficile à pratiquer. Le soir, quand je fais le bilan de ma journée, je suis effrayé du total que font les négligences, les tiédeurs, les paroles inutiles, les pensées vaines, les pertes de temps, les oublis de Dieu. Les jours passent et rien d'utile ne se fait. Et pourtant, chaque matin, quand je sens mon Sauveur qui s'avance vers moi, j'espère encore, contre tout espoir, et suis pleinement avec lui, au milieu de son Cœur. Je pense que cette vie de Paris, si solitaire que l'on soit, distille un diabolique poison qui s'insinue partout, frappe de stérilité les mieux intentionnés. Et puis aussi, ce serait une bien grande présomption, de ma part, que de demander cette paix merveilleuse que Dieu n'envoie qu'à des âmes choisies. Ce que je dois au contraire aimer de tout mon cœur, c'est que Dieu m'envoie tant de bonheur pour si peu de bienfaits. Je voudrais tant, mon Père, marcher dans la route droite que vous me tracez dans votre précieuse lettre, être, de toute mon âme, *in caritate radicatus et fundatus*, suivre fidèlement celui qui a dit : *Estote vos perfecti* ; je désire tant obéir à la règle de vie que vous me tracez, que vous me pardonnerez les heures de découragement et de dégoût que j'ai parfois de toutes choses et de moi-même. Que faire à ces heures terribles, où les yeux ne pleurent plus, où les lèvres sont sèches, où le cœur est inquiet, et où l'on sent partout le mécontentement du Maître divin qui est proche ? »

L'esprit de foi s'est si bien emparé de cette âme ardente et souverainement généreuse, qu'elle avance à grands pas dans les voies de la perfection chrétienne. Les délicatesses dont témoignent les lignes que l'on vient de lire en sont la preuve. Psichari ne vit plus désormais que pour le bien à accomplir. Il travaille sous le regard de Dieu et il aime à le dire. Il écrit, au cours de 1913, à Paul Bourget qui avait prononcé son nom, à propos de *L'Appel aux armes*, pour le grand prix de littérature, et il lui dit incidemment sa manière de travailler. « J'écris en ce moment, dit-il, dans la crainte et le tremblement le livre dont je vous avais parlé en mai et qui s'appellera *Le Voyage du Centurion*. Ah ! c'est un royal sacerdoce que celui de la plume, *regale sacerdotium*, mais qu'il est aussi redoutable, et *qu'il serait même impossible à exercer dignement, si à tout moment l'on ne recourait à la Très Sainte Trinité*, notre unique refuge. »

Plaise au ciel que de plus en plus tous ceux qui ont l'honneur de tenir une plume s'inspirent de ce magnifique sentiment de leur responsabilité et s'habituent à écrire les regards fixés « sur la Très Sainte Trinité ! »

Et voici maintenant qui est capable de consoler notre admirable clergé de France de la pauvreté à laquelle ses ennemis, avec la permission de Dieu, ont réussi à le réduire et le maintiennent, depuis trente ans. Psichari écrit à sa sœur Corrie, qu'il appelle gentiment sa « chère Flipote » :

« Ta belle lettre m'a fait un grand plaisir ; elle m'a, par bien des points, touché au cœur et je n'ai guère cessé, depuis que je l'ai reçue, de faire de graves réflexions sur les sujets que tu y abordes. Quelle joie de retrouver sous ta plume tant d'idées qui me sont chères et qui nous unissent véritablement à travers l'espace, au-dessus des campagnes du monde ! Et d'abord tu as bien raison de détester l'oisiveté et la richesse. C'est un désir simple, en apparence, que celui de *vivre dans le labeur et la pauvreté* et pourtant bien peu d'hommes le possèdent vraiment. Tous les maîtres de la vie spirituelle l'ont dit et notre conscience nous le dit à son tour : *il n'est pas de progrès intérieur sans le travail et sans la pauvreté.* J'espère montrer un jour que, si une âme fine a beaucoup de chances pour conquérir le désert des richesses spirituelles inestimables, ces dons ne sont dus qu'à l'extrême dénuement matériel où l'on est forcé de vivre et à l'observance exacte de la loi du travail que l'on y pratique. « Ceux qui sacrifient leur bien-être à une pensée plus haute sont heureux véritablement. » Comme tu as raison ! Oui, véritablement heureux et d'un bonheur que nul ne peut leur enlever, d'un bonheur qui n'a rien de comparable à aucun bonheur humain, sont ceux qui sacrifient non seulement leur bien-être, mais je dirais même leur *être*, ceux qui dépouillent leur pauvre personnalité humaine, pour s'absorber dans une pensée, pourvu qu'elle soit plus grande que le monde.

C'est aussi une bien belle phrase que celle où tu me parles des sentiments que doivent éprouver les inutiles au moment de la mort. Car rien n'est plus noble que de désirer de mourir avec une conscience pleinement satisfaite, avec la paix du vieillard Siméon disant : « *Nunc dimittis servum tuum, Domine.* » Et rien n'est plus important que d'y veiller constamment. Il n'est pas douteux que les inutiles n'aient à leur dernière heure, celle de la sincérité absolue, un dégoût d'eux-mêmes insurmontable. C'est là pour eux un avant-goût du châtiment éternel. »

Ne croirait-on pas, en lisant ces lignes, que celle qui devait les recevoir partageait déjà la foi de son frère ? Est-ce que tout cela n'est pas déjà chrétien, profondément chrétien ? Mais cette famille Psichari, où vivaient surtout les enseignements de Renan, gardait précieusement « le parfum du vase », sans conserver la liqueur elle-même. On a pu dire de Renan que son cœur était une « cathédrale désaffectée ». On pourrait en dire autant de sa descendance : l'esprit de l'Evangile y subsistait sans la foi. Ernest Psichari l'avait retrouvée, cette foi qu'en lui tout appelait ; sa sœur ne l'avait pas encore. Il cherche à l'approcher, à lui insinuer un désir de connaître ce trésor qu'il possède. La suite de sa lettre est merveilleuse de délicatesse à ce sujet et elle nous fait voir les infinies précautions qu'il faut employer pour faire le siège de certaines âmes haut placées.

« Il est une chose, poursuit-il, qui m'a touché plus que le reste, c'est quand tu dis : « Je voudrais que tu me répondes comme Stendhal dans les *Lettres intimes*. » Sur quoi, je me dis que je ne t'écris pas assez longuement, que je te néglige d'une façon

indigne et que, te négligeant, je me néglige aussi, car tes lettres me sont aussi profitables que les miennes peuvent l'être pour toi. Seulement, voici la raison de mon silence, de ma gêne, et peut-être l'as-tu déjà devinée : tout en nous aimant aussi tendrement, je crois, que deux êtres peuvent s'aimer, nous n'avons pas, sur les questions les plus graves qui soient, les mêmes idées. J'en souffre beaucoup, comme tu en souffres toi-même, bien qu'à vrai dire cette divergence ne nous empêche pas de nous ressembler beaucoup et même de nous entendre parfaitement. J'ai en plus infiniment de respect pour tes idées, pour tout ce que tu penses et sens. Je t'admire beaucoup, je ne connais point d'âme qui soit plus limpide, plus sérieuse et plus profonde que la tienne. Et tout ceci fait que je suis très intimidé, dès qu'il s'agit de sortir du récit de la dernière manœuvre ou des souhaits de bonnes vacances. Car quelle délicatesse ne faut-il pas avoir, dès qu'on aborde ce qui regarde la vie intérieure ? Je pense, ma bien-aimée Flipote, que mes scrupules ne te fâcheront pas, que tu y verras au contraire la preuve d'une affection inquiète de ne pas blesser et comme un peu défiante d'elle-même, par l'excès même de son ardeur. Ah ! je pourrais te répondre beaucoup mieux que Stendhal, parce que je sais des choses que Stendhal ne savait pas. Je brûle de te les dire, parce que ce sont des choses plus belles que tout ce que tu peux imaginer de plus beau et que tu es digne entre toutes de les connaître, mais tu les apprendras sans moi un jour, — un jour qui sera incomparable, car ce sera un jour de vérité, — un jour où tu pourras dire vraiment comme dans le psaume de Prime : « *Viam veritatis elegi.* » Ces pensées-là, j'ai coutume, tu le reconnaîtras, de les garder pour moi, et Dieu sait si pourtant elles me sont toujours présentes. Mais aujourd'hui il fallait bien que je t'en dise un mot, pour me justifier précisément de cette réserve excessive que peut-être tu me reproches et qui est si peu selon mon cœur. »

En vérité, pouvait-on être plus fin, plus affectueux, plus insinuant, plus sincère ? Quel magnifique apostolat que celui-là !

Un trait bien émouvant de cette transformation accomplie en lui, était l'étonnante humilité du converti. Il était déjà connu, les jeunes l'admiraient, ses œuvres faisaient prime, sa conversion avait causé une vive sensation. Le directeur de la *Revue des Jeunes,* le P. Barge, lui avait demandé un article autobiographique. Il pouvait donc être tenté de s'enorgueillir de son cas : on le prenait comme modèle, il apparaissait comme un conducteur de la jeunesse. Quel écrivain n'a désiré cette gloire ? Mais il est trop humble pour prendre un tel rôle, encore moins pour tirer vanité des grâces de choix qui lui ont été accordées.

« Vous me demandez une sorte de confession, répond-il. Si même j'avais eu le temps matériel de l'écrire, je ne sais si j'en aurais eu les lumières. Il est si difficile de ne pas mettre dans ces sortes d'écrits quelque complaisance de soi-même, de ne pas verser dans cette vanité qui s'appelle la « psychologie, » de rester vraiment dans l'éternel et le divin ! *Qui invenit animam suam perdet eam !* Et puis pour être sincère et complet, il m'eût fallu remuer une boue fétide, toute la puanteur d'une vie de déréliction, de reniements et de mensonges. Je crois bien que le cœur m'aurait manqué. Le R. P. Clérissac, qui a été l'instrument des merveilleuses faveurs qu'il a plu à Notre-Seigneur de m'envoyer, sans nul mérite de ma part, et qui sait d'où je viens, a été le premier à me décourager et à me défendre de prendre la plume. C'est qu'il connaît mieux que personne les marécages pestilentiels dans lesquels j'ai vécu, pendant près de trente ans, avant que la Grâce ne vînt, comme elle fit pour S. Paul, me foudroyer sur les routes du désert. Aurais-je donc décrit ces heures de lumière, ces joies infinies, cette paix, tout cet adorable rayonnement de la vie surnaturelle, sans dire en même temps, tout au moins, combien j'en étais indigne, plus même, sans rejeter les termes vagues d'une humilité vulgaire ? Je crois que je n'en aurais pas eu le droit. »

Dans cette même lettre, Psichari annonce au P. Barge la grande joie qu'il a eue, le 19 octobre 1913, d'entrer dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Mais une autre pensée, plus haute encore, occupait dès lors son esprit. Dès le 11 avril 1913, il écrivait au P. Clérissac ces lignes où il fait allusion à l'attirance du sacerdoce :

« Je n'ai pas besoin de vous dire que je n'ai de pensée que pour la grande affaire au sujet de laquelle vous avez bien voulu me dire un mot d'espoir. De tout mon cœur, — je vous le dis devant Dieu, — je me sens appelé par le bienheureux Père, au service duquel je brûle de consacrer ma vie, dans toute la mesure de mon infirmité. Mais je sens aussi tout ce qui reste en moi du vieil homme à dépouiller, je sais tous les progrès qui me restent à accomplir et je suis donc décidé à attendre aussi longtemps que vous me le direz, dans l'étude et l'effort intérieur, le jour où je serai digne de posséder l'unique bonheur qui me reste à désirer sur la terre. »

Onze mois plus tard, le 16 mars 1914, il revient dans une lettre au même sur le sujet qui lui tient tant au cœur :

« Que vous dirai-je de moi, mon bon Père ? Je suis toujours dans l'incertitude, mais c'est une incertitude pleine de paix et de confiance. J'attends simplement que le Seigneur me dise, s'il m'en juge digne : « Lève-toi et viens » et il me semble que je suis prêt à lui obéir. Il y a deux ans, en Mauritanie, j'avais la même confiance et le même abandon. Je ne croyais à rien, je vivais comme un païen et pourtant je sentais l'irrésistible invasion de la grâce. Je n'avais pas la foi, mais je savais que je l'aurais. J'en suis là aujourd'hui et les exigences de Dieu me sont aussi claires qu'elles l'étaient en ce temps-là. Souvent la certitude de ce qui me sera demandé me pèse, j'ai peur, je ne me sens pas prêt. Mais je sais bien aussi qu'il me faudra me rendre, et j'entends clairement cette voix intérieure qui me dit l'adorable Parole toujours présente : « *Alius te cinget et ducet quo tu non vis !* » Que la volonté du Seigneur Jésus soit faite et non la mienne. »

A cette date, plus que jamais, Psichari songe non seulement au sacerdoce, mais à la vie religieuse. Il rêve d'entrer dans le grand Ordre des Frères-Prêcheurs, auquel il est déjà lié et doit tant. Il a cependant essayé de se demander si le clergé séculier ne lui conviendrait pas. C'est lui qui nous le dit dans la même lettre et la page mérite d'être citée :

« Il faut maintenant, mon cher Père, que je vous conte ce qui s'est passé il y a quelques jours. Le curé de ma paroisse est un vieux prêtre très surnaturel, qui veut bien avoir de l'affection pour moi. Depuis un mois environ, il me parle du sacerdoce avec insistance, il me presse de me décider, il encourage enfin tous les bons mouvements que mon cœur fait dans cette voie. Dernièrement, il me dit

avec force : « Ecoutez, je ne prendrais pas la responsabilité de vous détourner par mes conseils de votre carrière actuelle, si je ne sentais jusqu'au fond de l'âme que vous êtes appelé à un autre état que l'état militaire, et si je ne voyais en vous des marques de vocation certaines. » Je lui fais alors l'aveu que plus d'une fois j'ai ressenti l'appel de S. Dominique, mais je lui montre aussi les difficultés intérieures et extérieures qui me font parfois douter des intentions de la Providence. Parmi ces difficultés, lui dis-je, une des plus grandes est certes la peine que ma décision causerait à ma mère et l'obligation où je serais de vivre loin d'elle. » Je crois, me répond alors M. le Curé, que votre devoir est avant tout le sacerdoce, mais l'obstacle que vous venez de me dire semble indiquer que Dieu vous veut, provisoirement du moins, parmi les prêtres séculiers. Car si vous entriez à Issy, vous ne seriez pas séparé de votre famille. »

Quelques jours après, je m'apprêtais à aller passer quelques jours à Paris. « Allez donc faire une visite à Issy, me dit M. le Curé, vous me feriez plaisir, je vais vous donner un mot pour le Supérieur. » J'étais un peu embarrassé. Je ne pouvais guère refuser, et pourtant cette démarche, étant données mes dispositions intérieures, ne me semblait guère convenable. Enfin, le 3 mars, j'allai à Issy et tout de suite, je dis franchement au Supérieur, l'abbé Tanquerey, que jusqu'alors je ne m'étais guère senti d'attirance pour Saint-Sulpice, mais qu'au contraire j'étais lié par les liens du cœur les plus solides à l'Ordre de S. Dominique. Là-dessus, nous visitâmes la maison. Je vis avec une grande émotion les endroits même où mon grand-père avait prié, car si le bâtiment principal a changé depuis cette époque, le parc et les chapelles ont été conservés intacts. Mais que vous dire, mon cher Père, de l'atmosphère générale de la maison ? Ma pensée se reportait invinciblement vers Rijkholt, et quand je comparais les jeunes gens qui m'entouraient à nos frères de là-bas, si sérieux, si profondément engagés dans la charité, je sentais grandir en moi mon attachement pour l'Ordre, et il me semblait vraiment que mon cœur était fixé à tout jamais. Les raisons de convenance humaine que mon bon Curé m'a indiquées doivent-elles prévaloir contre un goût intérieur si vif ? Le bon Dieu se chargera bien de me le dire clairement un jour... Pour terminer mon histoire, je vous dirai que, chez ma mère, j'ai essayé de laisser entrevoir, avec grande prudence, un changement possible de mon existence et je dois avouer que cette expérience a été désastreuse. J'ai l'impression, — provenant sans doute de ma foi si faible, — que le coup serait fatal pour elle, et là n'est pas, vous le pensez, le moindre de mes soucis. Qu'adviendra-t-il de tout cela ? Dieu le sait. Ce qui me paraît vraiment insupportable, c'est de continuer cette existence d'oubli et de reniement qui est la mienne. Cette pensée, je l'ai plus vivement que jamais en ce temps de carême qui devrait être un temps de pénitence, et qui, hélas !... Il faudra pourtant un jour que cela change, car Dieu ne se lasserait-il pas à la fin de tout donner et de ne rien recevoir ?... »

Là s'arrête la collection si précieuse de ces lettres. Il n'y a rien à ajouter à ces belles pages, dont nous avons cité tout l'essentiel. La suite est connue, du reste. La France compte, depuis sa mort, un admirable héros de plus et une splendide vocation sacerdotale et monastique de moins !

IV

Terminons cette Causerie par une note concernant l'Eglise d'Amérique. Le n° du 18 janvier de la vaillante revue catholique *The Commonweal* s'ouvrait par un article intitulé *Who is to blame ?* [1] On soulève là un problème qui n'est peut-être pas spécial à l'Amérique (Etats-Unis), et tous les clergés peuvent avoir à faire à ce propos leur examen de conscience.

Il s'agit de l'Action catholique. On sait que le Souverain Pontife la recommande chaudement, comme l'une des conditions actuelles du salut de l'Eglise. L'Action catholique, c'est essentiellement la collaboration du laïcat chrétien à l'œuvre d'apostolat du clergé. La revue *Commonweal* avait lancé déjà un avertissement dans son n° du 4 janvier, sous ce titre « *Nineteen thirty-three* » ce qui veut dire : *Dix-neuf trente-trois* (les chiffres qui désignent la nouvelle année 1933). Qu'allons-nous faire de cette année ? La revue des Dominicains anglais : *Blackfriars*, tout comme celle des Jésuites : *The Month*, avaient signalé que la voix du pape appelant les catholiques à l'action ne soulève pas encore des échos assez forts. Le *Month* avait intitulé son article « *L'Eglise dormante* ». *Commonweal* faisait vigoureusement le rôle d'amplificateur à ces plaintes trop justifiées. Sommes-nous, oui ou non, « l'Eglise dormante » ? Sommes-nous quelque chose comme « La Belle au Bois dormant » dont parle un vieux conte français ? En ce cas, c'est le moment ou jamais de nous réveiller. L'humanité est en pleine crise. Il y a une crise économique, il y a des crises politiques, il y a par-dessus tout une crise morale et religieuse formidable. Nous avons les moyens de sauver la civilisation en péril et nous savons que nous seuls possédons ces moyens. Il faut un redressement, il faut un retour rapide et persévérant aux Sources de l'ordre, de la paix, du travail, de la justice, c'est-à-dire aux Sources de l'obéissance aux lois divines. La religion ne consiste pas seulement à aller à la messe le dimanche, à écouter le sermon, à observer une respectabilité extérieure. Dieu nous appelle sûrement, et il nous appelle tous à une intelligence plus profonde et à une pratique plus intense de notre foi. Laïques et prêtres, il faut nous réveiller, nous secouer, nous mettre à l'œuvre de notre propre conversion et de la conversion du monde.

Telle était en substance la harangue adressée par *Commonweal* à ses lecteurs du 4 janvier. Or, cet article a eu un retentissement inattendu. Qu'il ait été non seulement lu, mais commenté avec passion, qu'il ait reçu des centaines de réponses, c'est signe que le réveil commence. Des lettres sont arrivées de tous les points de l'Amérique à la direction du journal ; un petit nombre émanaient d'ecclésiastiques, beaucoup plus de laïques. Quelques-unes avaient de 100 à 150 lignes de longueur. La plupart témoignent d'une réflexion sérieuse, d'une application incontestable, d'une sincérité totale. Et elles se résument dans cette phrase que nous avons traduite : *A qui la faute ?* Si le laïcat

[1] Littéralement : *Qui est à blâmer ?* Nous dirions : « A qui la faute ? »

ne bouge pas, qui est à blâmer ? Quelques extraits de ces lettres en donneront le ton général.

« J'espère que cette lettre de ma part ne va pas vous apparaître comme une « dénonciation » à l'égard du clergé ! ni comme entachée d'anti-cléricalisme, ce qui est bien loin de ma pensée ! Je voudrais simplement vous exprimer des réflexions que j'ai entendu formuler au cours de conversations privées, avec des catholiques de bonne éducation et de conscience sociale bien éveillée, avec des femmes catholiques faisant partie des œuvres du diocèse, avec des prêtres qui se rendent bien compte des besoins des temps. J'estime qu'il serait bon que les colonnes de correspondance du *Commonweal* soient ouvertes à une discussion approfondie de ce sujet urgent, — l'action catholique, — et que l'on ne ferme la voie à aucune lettre, si radicale qu'elle puisse paraître à un regard « conservateur ».

Mon exemplaire de *Commonweal,* — celui du 4 janvier, — m'est arrivé cet après-midi et c'est avec le plus vif intérêt que j'ai lu l'Editorial, avec ses citations si vivantes des rédacteurs américains et anglais, nous avertissant qu'il existe une apparente lassitude et une sorte de sommeil de la laïcité catholique, en ce qui concerne l'Action catholique, dans le sens plein de ce mot. Il n'y a pas de doute que cette critique est juste. Comme vous le dites, le laïcat catholique ne répond pas dans une mesure proportionnée aux périls qui menacent l'Eglise. Mais je vous le demande, est-ce entièrement la faute du laïcat ? Cela n'est-il pas dû en grande partie à la lassitude du clergé ? Est-ce que l'on nous enseigne, à nous, hommes et femmes catholiques, notre devoir de catholiques, en ce qui concerne la réforme sociale, politique et économique, par exemple, du haut des chaires de nos églises ? Est-ce que nous entendons dénoncer rigoureusement par les prêtres catholiques américains les iniquités de notre société capitalistique actuelle ? Est-ce que les anathèmes contenus dans les grandes Encycliques de Léon XIII et de Pie XI contre des iniquités sont promulgués assez assiduement ? Est-ce qu'il ne règne pas une grande timidité dans le clergé, quand il s'agit de condamner la corruption politique et l'injustice sociale ? Pourrait-on nommer plus d'une demi-douzaine de prêtres, dans ce pays, qui aient pris sans crainte le parti des travailleurs des deux sexes, en Amérique, dans le grand conflit entre ceux qui « ont » et ceux qui « n'ont pas » ? Le clergé américain a-t-il fait, par exemple, pour l'Amérique, ce que le Père Mellaerts a fait en Belgique avec le grand Bœrenbund, une Ligue catholique pour les paysans, comptant un demi-million de membres, sept cents banques d'épargne et quantité d'œuvres favorables à l'agriculture ?

Nous entendons partout des plaintes sur les conditions de la vie rurale en Amérique, mais nos prêtres nous ont-ils donné une direction à ce sujet ? »

Cette lettre donne le ton et le sens de toutes les autres. Avec plus ou moins d'énergie dans le blâme, elles accusent toutes l'influence insuffisante du clergé dans la direction de l'Action catholique. L'un des correspondants s'exprime avec une particulière clarté :

« Vous ne nous dites point, écrit-il, la raison la plus importante qui explique pourquoi la majorité, la grande majorité des hommes et des dames catholiques ne prennent pas une part plus active à l'Action catholique. Cette raison, la voici : c'est l'inactivité du clergé qui cause, à son tour, l'inactivité du laïcat... Et quand je parle de l'inactivité du clergé, j'entends par là la négligence de sa part à prêcher au laïcat les doctrines de l'Eglise, d'une façon plus complète, et en particulier les conséquences logiques et pratiques des enseignements sociaux des papes les plus récents sur la question du travail... »

Après avoir exactement et fortement souligné cette unanimité de ses correspondants dans leurs plaintes, *Commonweal* se demande s'il conviendrait de publier in-extenso cette correspondance si éloquente, et la Revue se répond à elle-même :

« Nous désirons nous mettre en face des faits. Nous n'avons pas du tout l'intention d'étouffer des problèmes incommodes. Nous savons que plus d'un bienfait pourrait résulter d'une large publicité donnée à ces questions délicates. Agir de la sorte est considéré souvent comme le principal rôle du journalisme. En décidant de ne pas publier notre dossier, nous nous trouvons devant un dilemme : aurons-nous tort ou raison ? et nous avouons ne pouvoir le résoudre. Tout cela prouve à nouveau un fait qui était connu depuis des années : c'est qu'une portion considérable de la laïcité catholique, — comprenant évidemment des critiques à parti pris chroniques, mais aussi des hommes et des femmes de vrai métal apostolique, — sont hésitants et indécis en face de l'Action catholique, en accusant le clergé de ne point leur donner de direction, au lieu d'assumer franchement la responsabilité d'ouvrir des voies de travail pleinement ouvertes aux laïques.

A vrai dire, même si de telles critiques sont justifiées, — et des membres influents du clergé admettent qu'elles le sont au moins en partie, — cela n'excuserait point le laïcat de ne point prêter son concours à fond à beaucoup de formes d'Action catholique déjà en exercice, ou de ne point chercher à leur donner de nouveaux développements dans le sens des besoins du temps. »

S. François d'Assise n'était qu'un laïque, quand il a organisé la plus puissante armée d'Action catholique que l'on ait jamais connue. S. Ignace était un laïque, lorsqu'il a créé la Compagnie de Jésus. Est-ce qu'Ozanam n'était pas un laïque, lorsque, sous le patronage de S. Vincent de Paul, il a déclenché sa magnifique croisade ? On pourrait certes citer dans le même sens bien d'autres noms. Le laïque ne doit pas oublier qu'il est, aussi complètement que n'importe quel ecclésiastique, un membre vivant de l'Eglise, une cellule du corps mystique du Christ. Or, être vivant, c'est être actif. Le mouvement et l'activité sont les premières caractéristiques de la vie. Tout laïque a donc sa responsabilité dans l'Eglise. Il appartient à tout chrétien baptisé de prendre les initiatives qu'il estime nécessaires dans le temps où nous sommes et que le Saint-Esprit peut lui inspirer. Nul parmi les chrétiens n'est étranger à l'action souveraine de l'Esprit. Tout ce que l'on demande à un catholique, c'est de soumettre son action à la haute autorité de la hiérarchie, de coopérer avec la hiérarchie. Les exemples frappants qui ont été donnés ci-dessus, — ceux de François d'Assise, d'Ignace de Loyola, d'Ozanam, sans parler des innombrables fondatrices d'Ordres religieux ou de Congrégations, — attestent que jamais dans l'histoire une initiative émanant réellement de l'Esprit n'a été contrecarrée par l'autorité religieuse catholique, qui, elle aussi, est conduite dans ses jugements et ses appréciations par l'Esprit divin. Les pressantes adjurations du

Souverain Pontife vers l'Action catholique n'ont pas d'autre but que de rappeler ces salutaires vérités. Tout laïque catholique doit se demander devant Dieu, et en conscience, ce qui est de son devoir, et comment il peut apporter son concours à la grande œuvre de l'apostolat catholique. Il est impossible de se contenter d'une critique négative. Ce n'est pas en accusant le clergé que le laïcat peut satisfaire à ses propres obligations. Il est bon que le clergé sache ce que l'on attend de lui. Il est bon de lui faire entendre la voix des besoins de l'époque. Il vit parfois un peu trop à l'écart des préoccupations du siècle. Ce n'est pas un reproche qu'on peut lui faire. C'est plutôt un compliment qu'on pourrait lui adresser. Mais, reproche ou compliment à part, il peut se faire qu'il ne se rende pas toujours un compte exact des nécessités les plus urgentes de l'heure. Il appartient au laïcat de le consulter, de l'informer, de le solliciter, de l'entraîner au besoin, de l'encadrer toujours, de lui faire cortège, d'appuyer sa voix, de prolonger dans l'action ses enseignements. Il a grâce d'état pour instruire et pour diriger. Se borner à lui reprocher de faire insuffisamment l'un et l'autre ne pourra jamais être considéré comme de l' « Action catholique » véritable.

Commonweal conclut sagement de ces réflexions, que nous avons parfois résumées, parfois paraphrasées, qu'il sera plus utile pour ses lecteurs et pour la grande cause catholique, de réserver ses colonnes, non pas à la publication intégrale des lettres qui lui ont été adressées, mais aux nombreuses initiatives qui peuvent et doivent prendre naissance dans le champ de l'action réelle. Critiquer n'est pas avancer. La critique est destructive. Il est parfois nécessaire de détruire ; mais ce qui importe par dessus tout c'est la construction, ou suivant le vieux mot chrétien : *l'édification*. Comme disait cet homme d'esprit : « Bien taillé, maintenant il faut recoudre ! »

Il semble que toutes les Eglises particulières puissent faire leur profit de ce débat qui vient de surgir au sein de l'Eglise des Etats-Unis. Partout des problèmes analogues se posent. La collaboration du laïcat et du clergé est l'une des plus pressantes nécessités de notre temps. Le clergé ne peut, le plus souvent, agir en profondeur sur la société contemporaine que par l'intermédiaire du laïcat. Que l'on nous permette à ce sujet une comparaison. L'auteur de ces lignes a connu un saint prêtre, devenu du reste un saint évêque, et qui fut en son temps l'un des précurseurs de l'apostolat moderne par le patronage et l'action sur la jeunesse catholique. Il lui demandait un jour le secret de son influence prodigieuse. Cette influence pouvait paraître d'autant plus étonnante que ce prêtre austère, au sourire rare, bien qu'à la bonté sans borne, ne semblait pas, à première vue, posséder les qualités d'attirance qui plaisent à la jeunesse. Il répondit : — Je n'ai pas de secret, si ce n'est que je tâche d'intéresser les jeunes gens eux-mêmes à l'apostolat que je poursuis. Je recrute parmi eux des apôtres. Ce sont les meilleurs d'entre eux, les plus actifs, les plus pieux, les plus sincères qui agissent sur leurs camarades moins fervents ou moins bien doués. Il n'y a pas besoin de se faire peuple pour aller au peuple. Il faut chercher avant tout à donner le Christ à une élite ; cette élite le donnera à son tour à la masse. C'est donc une double erreur de se borner à un cercle restreint et de se jeter vers la multitude. Il faut faire les deux à la fois. Il faut donner, avec prudence et discrétion, pour n'exciter aucune jalousie, aux meilleurs le maximum de ce qu'ils peuvent porter, les pousser jusqu'aux plus hauts sommets qu'ils puissent atteindre, et leur demander à eux d'entraîner leurs frères moins énergiques, vers les hautes ascensions.

On pourrait appeler cette méthode si logique et si simple l'*apostolat mutuel*. Or, ce qui se fait avec succès dans un pensionnat, dans un patronage, dans un cercle d'études, dans une confrérie, doit se faire en grand dans nos paroisses et nos diocèses. Ce n'est que par les laïques que nous pouvons atteindre, en beaucoup de cas, les laïques. Ce sont les meilleurs qui nous aideront à conquérir les moins bons. Notre mot d'ordre en toutes choses doit être « cooperation » et non « opposition. » Ce mot d'ordre, nous le portons dans le domaine social. Nous opposons à la haine de classes la collaboration des classes. Nous opposons à la séparation de l'Eglise et de l'Etat la coopération de l'Eglise avec l'Etat. Nous sommes partout et toujours pour l'union contre la division, pour la coordination contre l'éparpillement. Notre façon de comprendre l'Action catholique ne peut être qu'une application particulière de cette méthode, ou si l'on préfère, de cette politique générale. Nous sommes arrivés à l'heure H, où le salut de la civilisation est lui-même en cause, où dans tous les domaines des « crises » sans précédent se dessinent ou s'aggravent. L'avenir est sombre. La société souffre évidemment d'une crise morale et religieuse beaucoup plus grave que toutes les crises politique, financière, économique ou sociale dont on puisse gémir ou s'inquiéter. La crise morale et religieuse est très certainement à la source de toutes les autres. Nous seuls, donc, — nous en avons pleine conscience, et nous le déclarons hautement, à la gloire non point de notre nom, mais de notre Dieu, — nous seuls possédons les remèdes aux maux de la civilisation en général, de la société et de la famille en particulier. Soyons prêts à entrer en action dès que la Providence nous y appellera par la voix des événements. Et dès maintenant exerçons-nous à faire comprendre, à faire observer les médications d'ordre spirituel dont notre foi nous fournit le secret. Ce ne sont pas les rites qui sauvent, mais, suivant le mot impérissable de l'Apôtre, « *la foi qui opère par la charité* » !